
M A N U S C R I T

L'ATTENTAT

de Jorge Ibargüengoitia

Traduit de l'espagnol (Mexique) par Gérard Richet

cote : ESP94D200

Date/année d'écriture de la pièce :

Date/année de traduction de la pièce : 1994

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

PERSONNAGES

Borges, *président élu*
Vidal Sánchez, *président sortant*
Le général Suárez, *chef de la police*
Son adjoint
Un juge
Le père Ramírez
La mère abbesse
Juan Valdivia
Pepe
Cautela, *sa femme*

Trois acteurs- "jokers" interpréteront les personnages suivants :

Balgañón, Cavaldón, Malagón, *députés*
Baz, Paz, Raz, *journalistes*
Macario, Nazario, Rosario, *agents de la police secrète*
Un avocat
Un procureur
Un serveur, un député, un policier
Un évêque
Un juré

Apparaissent en outre :

Deux gendarmes, un officier, des catholiques, une femme qui danse sur une table

L'action se déroule à Mexico en 1928.

Note à l'attention du metteur en scène distrait.

Les projections sont fixes et d'époque. Les intertitres qui situent l'action ou la commentent peuvent, au choix, être dits par haut-parleur, montrés au public sous forme de pancartes, ou projetés. Cette pièce étant une farce documentaire, plus on y mettra de fantaisie, et pire ce sera.

Remarque.

Si cette pièce présente quelque similitude avec un fait de notre histoire, il ne s'agit pas d'un accident, mais d'une honte nationale.

ACTE 1

1

Le général Borges, ex-président de la République, est de retour dans la capitale après deux années d'absence durant lesquelles, « en moderne émule de Cincinnatus », il s'est consacré à l'agriculture.

Projection : Un train entre en gare. Une foule l'accueille.

Fin de la projection. Borges entre, suivi de Baz, Paz et Raz, journalistes. Il s'arrête au centre de la scène.

BAZ. Peut-on savoir, mon général, ce qui vous amène à Mexico ?

BORGES. Je viens recevoir la médaille du mérite agricole, qui m'a été décernée par la Chambre de commerce.

Les journalistes notent sur leurs carnets.

PAZ. Etes-vous satisfait de l'existence que vous menez à l'écart de la politique ?

BORGES. Je suis un agriculteur-né. Mon intervention dans la vie révolutionnaire du pays n'a été qu'une parenthèse, mon mandat présidentiel, un sacrifice. La révolution a triomphé, ma mission est terminée. A présent, je suis heureux à la campagne.

Les journalistes notent.

RAZ. Seriez-vous tenté par un retour à la politique, mon général ?

BORGES. Absolument pas.

<p>SUFFRAGE EFFECTIF, NON-RÉÉLECTION</p>
--

Projection : La Chambre des députés en séance.

Baz, Paz et Raz mettent des moustaches recourbées et se transforment en Balgañón, Malagón et Gavaladón, trois députés. Borges est sorti de scène.

BALGAÑÓN. Camarades députés, je demande la parole.

GAVALDÓN ET MALAGÓN. Vous l'avez, camarade.

Balgañón prend une position dominante.

BALGAÑÓN. Je propose d'apporter une précision à l'article 83 de la Constitution, qui me paraît confus.

CAVALDÓN. Proposez, camarade.

MALAGÓN. Nous vous écoutons.

BALGAÑÓN. Voici ce que dit l'article en question : « ...le président de la République est élu pour quatre ans, son mandat prenant effet à compter du premier décembre, et il ne pourra jamais être réélu. » Je propose d'ajouter l'amendement suivant : « ...mais passé un délai constitutionnel, le citoyen qui aura exercé la charge pourra être réélu une seule fois. »

Tonnerre d'applaudissements, acclamations, etc. L'Orchestre Symphonique de Mexico joue une marche triomphale.

Projection : Un train sort de la gare.

Projection : Un train entre en gare.

Projection : Une foule.

Borges entre. Les députés l'écoutent.

BORGES. Loin du tumulte de la grande ville, j'étais occupé à cultiver cette terre que j'aime tant et de laquelle j'ai tant de peine à me séparer, lorsqu'une délégation de parlementaires est venue me trouver pour m'inviter à redescendre dans l'arène politique. Messieurs, j'ai décliné leur invitation. *(Applaudissements.)* Plus tard, il s'est produit certains événements qui m'ont fait réfléchir, j'ai compris que ma place demeure sur la ligne de feu et que je n'ai pas le droit de refuser ma coopération à la Patrie lorsqu'elle en a besoin. *(Applaudissements enthousiastes.)* Je suis un esclave du devoir. *(Applaudissements frénétiques.)*

LA BATAILLE ÉLECTORALE

Les députés retirent leurs moustaches et se transforment en manifestants. Borges est sorti de scène. Les manifestants brandissent une pancarte qui proclame : « Vive Gámez ». Puis une autre qui proclame : « Vive Gómez ». Puis une autre qui proclame : « A bas Borges ».

Projection : Simultanément, trois photos montrant Gámez, Borges et Gómez en train de prononcer des discours enflammés.

Bruits. Fracas de deux fusillades nourries.

Projection : Les photos de Gámez et de Gómez sont remplacées par celles de deux enterrements. Celle de Borges reste en place.

On découvre Borges seul en scène. Il prononce un discours.

BORGES. Messieurs, la bataille électorale est terminée. Le peuple souverain a exprimé sa volonté et il est de mon devoir de m'y soumettre en prenant les rênes du pouvoir au cours des quatre années à venir. (*Applaudissements frénétiques.*)

NOIR

On entend un bruit qui va en s'amplifiant et se termine par une explosion.

2

Au siège de la police.

Suárez et son adjoint examinent des photos.

ADJOINT. Cette photo montre les dégâts provoqués par l'explosion. Sur celle-ci, on voit une bombe qui n'a pas explosé. Ça, ce sont les brèches qu'il y a dans le plafond. Et voilà les trois individus appréhendés qu'il faudra remettre en liberté faute d'éléments.

SUÁREZ. Avez-vous relu le texte des discours prononcés par les députés dans les jours qui ont précédé l'attentat ?

ADJOINT. Oui, monsieur.

SUÁREZ. Y a-t-il eu des attaques contre le général Borges ?

ADJOINT. Quelqu'un a élevé une protestation contre quelque chose, quelqu'un d'autre a parlé de la non-réélection, un troisième a dit que les élections de dimanche dernier n'avaient pas été légales..., bref, rien de particulier.

SUÁREZ. Bien. Aux yeux de la police, tout le monde est suspect. Suspect numéro un : monsieur le président de la République. (*Tous deux inclinent légèrement la tête.*) Numéro deux : le président élu. (*Nouvelle inclination de tête.*) Numéro trois : le ministre de l'Intérieur. Quatre : le président de la Chambre. Cinq : les catholiques. Six : le ministre de la Guerre. Il ne faut pas non plus écarter la possibilité qu'il s'agisse d'une simple rivalité entre deux partis qui cherchent à prendre le contrôle de la Chambre, ou bien de deux individus qui se disputent le cœur de la même femme. Il pourrait s'agir également d'une affaire de jalousie : professionnelle, politique, sentimentale. Enfin bref, mon ami, ce ne sont pas les gens ni les raisons qui manquent pour faire sauter la Chambre des députés. Peut-être même n'y a-t-il eu aucun raison, il peut s'agir tout simplement d'une erreur, ou d'un caprice, ou bien d'un coup d'essai, et le véritable attentat aura lieu à un endroit tout à fait différent : aux arènes, par exemple...

Les députés Balgañón, Cavaldón et Malagón entrent. Ils sont coiffés de chapeaux texans et portent des moustaches

recourbées.

BALGAÑÓN. Général Suárez, au nom du Congrès de l'Union...

GAVALDÓN. Des camarades cheminots...

MALAGÓN. Et des électeurs du district de Celaya...

BALGAÑÓN. C'est animés par le sentiment de nos devoirs envers la Nation...

GAVALDÓN. Que nous venons nous mettre à la disposition de la police...

MALAGÓN. Sous votre éminente autorité...

BALGAÑÓN. Et faire notre déposition...

GAVALDÓN. Afin d'élucider dans la mesure du possible l'identité du coupable de l'attentat dont la Chambre des députés a été l'objet.

BALGAÑÓN. Balgañón. *(Il serre la main de Suárez.)*

GAVALDÓN. Gavaldón. *(Même chose.)*

MALAGÓN. Malagón. *(Même chose.)*

SUÁREZ. Messieurs, je rends hommage au sens de la responsabilité qui vous amène ici et je vous prie de commencer votre déposition.

BALGAÑÓN. *(A Gavaldón.)* A vous l'honneur, camarade.

GAVALDÓN. Je n'en ferai rien, camarade. Après vous. *(A Malagón.)* Ou vous.

MALAGÓN. Vous d'abord, camarade. Ou bien, le camarade Balgañón.

BALGAÑÓN. Je suis d'avis que le camarade Gavaldón commence. Si, bien entendu, le général Suárez n'y voit pas d'inconvénient.

GAVALDÓN. Pour ma part, camarade, je considère que vous êtes le plus à même de le faire.

SUÁREZ. *(A Balgañón.)* Commencez, je vous prie.

BALGAÑÓN. Moi ? Bien, puisque c'est vous qui me le demandez. *(Il s'éclaircit la voix.)* Le jour où s'est produit l'attentat, la séance de la Chambre s'est terminée à dix-huit heures trente-cinq. Avant de quitter la salle, je suis resté deux ou trois minutes à bavarder avec le député José Juan Sánchez. Puis j'ai pris le porte-documents que j'apporte avec moi à chacune des séances, je l'ai mis sous mon bras et je me suis dirigé vers la partie du bâtiment où sont installés les appareils

sanitaires, car depuis déjà un bon moment j'avais l'intention de faire usage de l'un d'eux. Je suis entré dans le local où sont installés lesdits appareils, je me suis avancé jusqu'à la porte de l'un des cabinets et j'ai essayé de l'ouvrir..., mais en vain. Elle était hermétiquement fermée. En reculant de quelques pas, j'ai remarqué qu'une paire de chaussures marron dépassaient de la partie inférieure de la porte. J'ai compris alors qu'une personne était en train de faire usage de l'appareil en question. Peu après, j'ai constaté qu'il en était de même concernant celui d'à côté, de sorte que je me suis replié sur le troisième cabinet, celui qui est contigu au mur de la façade sud-est du bâtiment de la Chambre. Je l'ai ouvert, j'y suis entré, j'ai posé mon porte-documents par terre, j'ai ôté ma veste et ma cravate, que j'ai accrochées à une patère, et je me suis installé. Dans les moments qui ont suivi, mon attention a été attirée par le fait qu'un dialogue s'était engagé entre les personnes qui occupaient les deux autres cabinets. J'ai prêté l'oreille et il m'est apparu que les propos échangés étaient, semble-t-il, anodins, voire futiles. Quand j'ai eu terminé de faire usage du sanitaire, et après avoir pris les mesures d'hygiène que j'ai jugé nécessaires, j'ai remis ma cravate, puis ma veste, j'ai ramassé mon porte-documents et je suis sorti en direction des lavabos, où je me suis lavé les mains comme il convient. Sur ces entrefaites, la porte du cabinet central s'est ouverte et le député Gavaldón, ici présent, est apparu.

GAVALDÓN. C'est exact, monsieur, je confirme.

BALGAÑÓN. J'ai pris congé de lui et j'étais déjà dans le couloir, m'apprêtant à gagner la sortie, lorsque je me suis aperçu que j'avais oublié de tirer la chaîne qui libère l'eau du réservoir du sanitaire. Durant quelques instants, je suis resté indécis, ne sachant si je devais retourner tirer la chaîne, ou bien laisser ce soin à la personne qui ferait usage du sanitaire susmentionné après moi. Ayant pris ma décision, je suis revenu sur mes pas et, en chemin, j'ai croisé le député Gavaldón, qui se dirigeait vers la sortie. En arrivant aux lavabos, j'ai rencontré le député Malagón, ici présent, qui était, c'est lui-même qui m'en a fait part ultérieurement, l'occupant du premier cabinet dont j'avais remarqué les chaussures marron.

MALAGÓN. Je confirme.

SUÁREZ. Poursuivez, député.

BALGAÑÓN. Après avoir salué le camarade, j'ai fait quelques pas, je suis entré dans le cabinet, j'ai tiré la chaîne et, à cet instant précis, il s'est produit une terrible explosion, qui m'a fait perdre connaissance.

SUÁREZ. Merci infiniment, député Balgañón. Je vous félicite pour la sincérité avec laquelle vous vous êtes exprimé et j'espère que les informations que vous nous apportez serviront à établir l'identité de l'auteur ou des auteurs de l'attentat.

GAVALDÓN. Mon général, je souhaiterais apporter une précision.